GALERIE DE FAMILLE

Le R. P. Albert Lacombe, O. M. I. et le Pacifique Canadien.

On vient de fêter le 50e anniversaire de l'arrivée du premier train du Pacifique Canadien à Vancouver, sur le bord de l'Océan. (Cf. *Missions*, 1936, p. 90, 324.)

La construction de cette première voie ferrée transcontinentale du Canada, en raison surtout du franchissement des Montagnes Rocheuses et de la vallée du Fraser, si étroite, est considérée comme l'une des plus audacieuses entreprises du XIXe siècle. Le *Syndicat Pacifique Canadien* reçut sa charte, le 17 février 1881, et les travaux furent commencés en juin pour se terminer le 7 novembre 1885. La voie fut livrée au trafic, le 26 juin 1886.

Puisque le Pacifique Canadien devait, sur tout son parcours, traverser les territoires que les missionnaires Oblats évangélisaient, il va de soi que les Oblats se firent aussi aumôniers des groupements d'ouvriers sur cette ligne immense, à commencer par les Pères de nos maisons d'Ottawa et de Mattawa jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, où le R. P. Coccola visitait les derniers camps.

A l'occasion de ce cinquantenaire, M. Gibbon a publié l'histoire du Pacifique Canadien : *Steel of Empire*, très beau livre de 423 pages, richement documenté. En se basant sur les rapports publiés dans nos *Missions* de 1879 à 1887 on aurait pu écrire aussi une monographie intéressante intitulée : *Les Oblats de Marie Immaculée et le Pacifique Canadien.*

La plus belle figure d'Oblat se rattachant à l'histoire du Pacifique est sans doute le R. P. Albert LACOMBE. En automne 1880, sur la demande des entrepreneurs, Mgr TACHÉ le désigna comme missionnaire destiné à suivre les ouvriers catholiques échelonnés le long de la ligne, sur les sections 14, 15 et 16. Le 2 novembre, le P. LACOMBE quitta donc Winnipeg pour venir prendre possession de sa nouvelle paroisse. Arrivé au centre, il s'installa au Portage du Rat, devenu plus tard la ville de Kenora, sur le bord du Lac des Bois.

Nos *Missions* (1882, p. 298-311) ont publié un rapport sur ses travaux sous le titre : *Seize mois d'un missionnaire Oblat de Marie Immaculée sur le chemin de fer Pacifique Canadien,* entre Selkirk et la Rivière de l'Aigle.

Mais ce n'est pas à l'est de Winnipeg que le P. LACOMBE devait rendre les plus grands services à la Compagnie du Pacifique. Le 24 avril, il reçut son obédience pour Calgary, poste central alors pour les Missions parmi les Pieds Noirs.

Pieds noirs (Blackfeet) est le nom générique désignant une puissante confédération de quatre groupes d'indigènes de l'Ouest Canadien.

En 1878, un traité fut conclu entre le gouvernement fédéral et les Indiens qui assigna à ces derniers quatre réserves dans le Sud de l'Alberta : les *Pieds Noirs* proprement dits, au nombre de 2.200, ont un territoire de 36 milles sur 6 environ, et sont établis sur les bords de la rivière de l'Arc (Bow River) au sud de la station de Gleichen, sur la ligne du chemin de fer ; les *gens du Sang* qui comptent 2.500 âmes, ont un territoire plus vaste encore sur la rivière du Ventre (entre le St. Mary's et Belly River) à 20 milles au Sud de Mac Leod, les *Piéganes,* au nombre de 900, habitent les bords de la rivière du Vieux (Oldman River) à 12 milles à l'Ouest de Mac Leod ; enfin, les *Sarcis,* qui forment la bande la moins nombreuse, habitent, au nombre de 300, à 8 milles au Sud de Calgary. (Rapport du P. Leduc, *Missions,* 1888, p. 166.)

En retournant dans l'Ouest, où il avait passé ses meilleures années de 1852 à 1872, le R. P. LACOMBE avait le pressentiment de ne quitter les Blancs que pour aller chez les Peaux Rouges et les préparer à l'arrivée de ceux-ci.

De fait, la ligne du Pacifique avança sans cesse vers les Montagnes Rocheuses. Encore quelques mois et elle aurait atteint le *Fort Calgary.*

Un rapport du R. P. Leduc nous dit ce que fut alors ce poste, perdu dans la Prairie :

De 1873 à 1883, nous n'avions pour tout logement à Calgary qu'une misérable masure faite de troncs d'arbres superposés les uns aux autres : masure ne formant qu'un seul appartement de 20 pieds sur 18, et servant tout à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle de récréation, de salle de réception, le tout transformé en chapelle le dimanche et les jours de fête. Un misérable appentis de 8 pieds sur 10, était le sanctuaire où nous gardions le Saint Sacrement. Dans ce pauvre logis, les Pères, qui alors visitaient les Pieds-Noirs dispersés çà et là dans nos immenses prairies, trouvaient un abri quelconque où ils pouvaient se reposer dans la solitude de leurs fatigues et de leurs courses apostoliques. Le bon Dieu seul connaît tout ce que nos Pères ont eu à supporter de privations physiques et morales, de peines et de fatigues de tout genre pendant ces dix premières années. Ils ont porté tout le poids de la chaleur et du jour, ils ont travaillé sans relâche, avec une abnégation sans bornes, un dévouement parfait, et cela sans, pour ainsi dire, recueillir aucun fruit, sans consolation et presque sans espérance. Tout ce qu'ils ont pu faire, c'est d'administrer le baptême aux enfants des sauvages ; quant aux adultes, impossible jusqu'alors de les amener à la foi, impossible de faire pénétrer dans leurs âmes la lumière de l'Evangile. (*Missions* 1888, p. 152.)

Avec l'arrivée du Pacifique, tout allait changer. Déjà surgissaient des maisonnettes en planches, construites en toute hâte par des spéculateurs, un nombre de tentes plus ou moins symétriquement alignées, et, au milieu d'elles, résidaient les Pères dans leur pauvre chantier.

Pour l'esprit impressionnable du R. P. Lacombe, l'apparition du Pacifique Canadien à l'horizon de Calgary fut une vision inoubliable. Bien des années plus tard il en parle encore en termes enthousiastes,

plein d'admiration et pour l'œuvre et pour les hommes qui l'avaient entreprise :

« Ah ! j'aurais pu rester longtemps en contemplation silencieuse en regardant cette route qui taillait son chemin dans la Prairie. Cette Prairie que nous avions cru notre grand domaine intouchable encore pour de longues années, elle allait s'ouvrir aux Blancs. Il me semblait voir devant mes yeux un génie s'avançant à pas de géant, irrésistiblement, repoussant toujours plus loin mes pauvres Indiens, et semant derrière lui les fermes, les villages et les villes que vous y voyez aujourd'hui.

« Ceux qui n'ont pas connu l'Ouest dans le « vieux temps » ne peuvent comprendre ce que doit la société à cette merveille qu'est le Pacifique-Canadien.

« Son avènement était fascinant, magique, comme le mirage des Prairies, changeant en un instant l'aspect de toute la contrée.

« On doit bien comprendre aussi que ces travaux gigantesques n'ont pas été faits dans le seul but d'enrichir les intéressés. La soif des richesses est, il est vrai, le propre de la pauvre humanité. Mais je dirai hautement à ceux qui voudront m'entendre, et je leur dois ce témoignage : les hommes que j'ai rencontrés sur ce chemin de fer, pendant sa construction, avaient autre chose en tête que l'amour du lucre.

« Oui, il y avait en ces cerveaux-là le génie et l'audace, puis un courage invincible et une volonté de fer pour tout entreprendre et tout oser : c'était nécessaire !

« L'exécution de tels travaux était un sujet d'admiration, de joie et d'orgueil légitimes pour tout le pays. On n'hésitait pas à se représenter ces hommes qui savaient vaincre si merveilleusement tous les obstacles, comme ceux que la prescience élève au-dessus de bien d'autres hommes et que la divine Providence fait naître à chaque âge pour les besoins des peuples, et l'on avait raison. Mais ce qu'il y avait surtout d'admirable dans cette compagnie du Canadien Pacifique, c'était l'ordre et la discipline observés par tous les employés : c'était vraiment beau !

« Quels hommes que ces contrôleurs, Smith, Georges Stephen, Van Horne, R. B. Angus, Shaughnessy !...

« Ce Van Horne, dont j'admirais à si juste titre les qualités, était un Napoléon dans ses conceptions, dans son maniement des affaires et l'attachement que ses ouvriers avaient pour lui. « Politesse en affaires », telle était sa devise. L'esprit de paix et de conciliation dont il était animé, il sut le communiquer à cette puissante compagnie du Canadien-Pacifique qui continue, d'année en année, à étendre ses réseaux et à faire la richesse du pays. »

Nous avons noté déjà l'amitié du P. LACOMBE pour l'illustre président de la compagnie du Pacifique-Canadien, sir Van Horne. Dès leur première entrevue, ces deux hommes, aux vues larges et au cœur sympathique, se sont compris ; une admiration réciproque a formé entre eux des liens que la mort seule pouvait briser (1).

Nous nous reprocherions de passer sous silence quelques mots d'appréciation du haut personnage anglais racontant sa première entrevue avec notre héros (Lake of the Woods) :

« En 1882, près du Lac-des-Bois, dans un rayon de soleil matinal qui dorait toute la contrée, je vis debout, sur une grosse roche, un prêtre tenant dans sa main droite un grand crucifix, et de l'autre, un chapeau à large bord. Ce prêtre adressait la parole à un groupe d'Indiens, hommes, femmes et enfants : tous l'écoutaient avec révérence et attention.

« C'était un spectacle inoubliable ! La noble et religieuse contenance de ce missionnaire, me remit en mémoire ce que j'avais entendu dire maintes fois du bon Père LACOMBE... Et c'était bien lui.

« Je voulus lui parler. Faisant arrêter le train, j'en descendis et marchai jusqu'à lui. Nous entamâmes aussitôt la conversation. Dès ce moment, une étroite amitié nous lia tous les deux. Nos rencontres subséquentes ont été pour moi pleines de charmes. Mon

---

(1) Cf. « *Le Père Lacombe* », par une Sœur de la Providence (S[r] Marie-Olive), Montréal, 1916, p. 329-330.

grand regret est que, dans ces dernières années, ces rencontres se sont faites de plus en plus rares.

« La vie d'abnégation et de dévouement de cet homme de bien, de ce missionnaire intrépide, surpasse tout ce qu'on en pourrait dire. Il a été pour ses pauvres sauvages du Nord-Ouest doux comme la clarté de la lune et fort comme le rayon du soleil.

« Nous qui le connaissons, nous l'aimons à cause de sa bonté, parce que nous sentons qu'il est grand.. Il a passé sa vie caché aux yeux du monde, vivant dans les camps de sauvages, s'assimilant à leurs usages dans leurs bourgades disséminées à travers les immenses plaines et les montagnes du Nord. Pour avoir une juste idée de ses généreuses entreprises et de ses nombreux exploits, il faut le considérer au milieu des Peaux-Rouges, les initiant à la civilisation et au christianisme.

« Le grand et noble exemple de dévouement et d'abnégation que nous a laissé le Père LACOMBE dans sa carrière de plus de soixante ans parmi les tribus sauvages du Nord-Ouest ne devrait pas passer inaperçu ; il faudrait, certes, un cœur plus dur que la pierre pour n'être pas touché de tant d'héroïsme. L'homme le plus irréligieux devrait courber la tête en face de la foi sublime qui a inspiré cet homme de bien dans sa longue et laborieuse carrière (1)... »

C'était en juin 1883. Les Pieds Noirs, avec leur fameux chef Crowfoot, vivaient tranquillement sur leur *réserve* de la rivière de l'Arc (2), en parfaite intelligence avec

---

(1) Sir William Van Horne ne partageait pas les croyances du P. Lacombe, mais il fut toujours son admirateur et son ami. Il a écrit cette appréciation en guise de préface pour la première biographie du P. Lacombe, publiée par Mlle Katherine Hughes : *Father Lacombe*, the Black-robe Voyageur, Toronto, 1911. Ce livre porte à la page 218 un tableau où le pinceau habile de M. Van Horne a pris sur le vif cette scène inoubliable de Portage du Rat (Kenora).

(2) La Sœur Marie-Olive place cet épisode dans la réserve des Sarcis, sur la rivière du Coude (Elbow River), mais Jonquet et Ortolan précisent la date et l'endroit. Arrivés près de l'endroit où se trouve aujourd'hui Gleichen, les ouvriers allaient entrer sur la réserve des Pieds Noirs, établis à Blackfoot Crossing (gué sur la rivière de l'Arc (Bow River).

leurs voisins les Blancs. Aux termes du traité, le gouvernement s'était engagé à protéger ce domaine des sauvages, réservant exclusivement pour eux les droits de chasse, de mines de charbon et autres produits de leurs terres.

Les Pieds-Noirs étaient jaloux de leurs possessions et avaient à cœur d'en rester les maîtres absolus. Le gouvernement devait les pourvoir d'instruments aratoires et créer des écoles pour leurs enfants.

Mais voilà que tout à coup le bruit se répand dans la tribu que les Blancs arrivent en grand nombre et vont construire un chemin de fer le long de leur *réserve*, sans prendre garde aux terres des Indiens. Ceux-ci constatent de leurs yeux que les arpenteurs ont déjà pris des alignements et que des piquets sont plantés ; une partie du chemin tracé empiète sur leur *réserve*. Ils s'indignent et se préparent à résister violemment à cette usurpation.

Par malheur, les directeurs des travaux et les ingénieurs avaient été mal informés et déjà les tentes des ouvriers avaient été plantées ; on allait commencer.

Le P. Lacombe apprend cette malheureuse affaire. Lui qui connaît si bien le caractère des sauvages prévoit des complications désastreuses pour tout le monde. Il se rend immédiatement sur les lieux où les Indiens, Crowfoot à leur tête, se préparent à la lutte. Il les trouve au comble de l'irritation.

« Attendez, leur dit le P. Lacombe, je vais moi-même faire respecter vos droits... »

Il court vers les ingénieurs et les ouvriers et les prie de suspendre momentanément les travaux, car il y a un malentendu. Mais ceux-ci restent sourds à sa demande et répondent qu'ils ne craignent pas les sauvages, qu'ils continueront leur besogne.

Sans plus tergiverser, le P. Lacombe télégraphie au lieutenant-gouverneur Dewdney et le prie de venir aussi vite que possible régler cette malencontreuse affaire ; en attendant, on continue à pousser les travaux. Les remblais se font ; les ouvriers s'agitent en tout sens sans se douter de l'orage qui gronde autour d'eux.

Il ne faut plus qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et amener un massacre. Le P. LACOMBE le sait bien, lui, mais les Blancs ignorent complètement ce dont la rage d'un sauvage est capable, et ils persistent insoucieux du danger.

Heureusement, le P. LACOMBE ne reste pas inactif ; il va tenter l'impossible pour le bien commun. Il s'agit d'abord d'apaiser la bande courroucée des Pieds-Noirs. Il s'en va trouver son ami Crowfoot et les principaux de la nation et organise une assemblée générale des sauvages, hommes et femmes. Déjà, il a fait transporter sur la place, en face de la petite chapelle, deux cents livres de sucre, autant de tabac et de thé, et plusieurs sacs de farine. Tout le monde est dans l'attente. Que va dire Arsous-Kitsi-Parpi, « l'homme au bon cœur » ?

« Jeunes soldats, s'écrie le missionnaire, approchez et distribuez à la foule ces présents. Et vous, mes chers enfants, acceptez-les comme témoignage de ce que je vais vous faire entendre. »

Quand tous eurent mangé à leur appétit et fumé à leur aise, le moment de parler, enfin, étant venu, le P. LACOMBE se leva et prit la parole :

« Maintenant, leur dit-il, j'ai la bouche ouverte (car pour avoir le droit de parler, d'après les coutumes sauvages, il est bon d'abord de faire un présent) et je vous prie de prêter l'oreille à ma parole.

« S'il y en a un, parmi vous, qui puisse dire que, pendant les quinze années que j'ai passées au milieu de vous, je lui ai donné un mauvais conseil, qu'il se lève et le dise sans crainte. » Personne ne se leva.

Tous se taisent. Un silence impressionnant plane sur l'assemblée. Après quelques instants, le P. LACOMBE se lève de nouveau :

— Vous reconnaissez donc que je ne vous ai jamais donné un mauvais conseil ?

Tous répondent en chœur :

— Jamais !

— Non seulement je ne vous ai jamais donné de mauvais conseils, mais n'ai-je pas toujours été votre meilleur ami ?

— Oui, toujours, toujours !

— Eh bien ! mes amis, j'ai aujourd'hui un conseil à vous donner : Ne faites aucun mal à ces Blancs et laissez-les travailler sur vos terres sans opposer de résistance. Laissez-les poser leurs barres de fer, et vous verrez que tout s'arrangera pour votre bien. Pour une petite bande de terrain qu'ils vous demandent, on vous en concédera dix fois plus. Je vous le promets, au nom du représentant du Gouvernement. Ils ne peuvent pas toujours vous enlever vos terres. D'ailleurs, ces Blancs qui passent ne sont que des travailleurs, obéissant à des chefs et c'est avec ces chefs qu'il faut régler la difficulté.

« Je leur ai fait connaître votre mécontement, et dans quelques jours le Gouverneur lui-même viendra vous voir. Il entendra vos plaintes, et, si l'arrangement qu'il vous proposera ne vous convient pas, il sera temps encore de garder vos terres et d'en expulser les travailleurs. »

Crowfoot (Pied-de-Corbeau) prit alors la parole et déclara que le conseil du chef de la prière était bon et qu'il fallait le suivre.

En conséquence, les projets de résistance furent abandonnés et les ouvriers du chemin de fer purent traverser la réserve sans être aucunement molestés.

Quelques jours après, comme l'avait annoncé le Père Lacombe, le lieutenant-gouverneur Dewdney vint rendre visite aux Indiens et leur dit : « Vous avez bien agi, et je vous en remercie. Voici, maintenant, ce que je viens vous proposer : en échange de la terre que le chemin de fer va prendre sur la lisière de votre réserve, je vais vous en donner cent fois autant en arrière de cette réserve ; et si vous ne voulez pas, nous allons défaire les travaux commencés, et tracer le chemin en dehors. »

Tous se déclarèrent satisfaits, et la réserve fut agrandie en conséquence du côté du Sud.

Mais, en même temps, les directeurs du chemin de fer du Pacifique Canadien comprirent qu'ils devaient quelque reconnaissance au Père Lacombe, et ils la lui témoignèrent à plusieurs reprises, de diverses manières.

Dans son quatrième volume de l'Histoire de la Congrégation, le R. P. ORTOLAN raconte tout au long, comment, au mois d'août 1884, quand le premier train du Canadien Pacifique arrivait à Calgary, le P. LACOMBE fut fêté comme bienfaiteur de la Compagnie. A cette occasion aussi, trois grands privilèges lui furent accordés : circulation gratuite sur toutes les lignes du Canadien Pacifique, sa vie durant. De même, expédition gratuite des bagages pour toutes ses missions, et, enfin, usage gratuit de toutes les lignes télégraphiques. Et Dieu sait s'il en usa !...

Une autre fois encore, le P. LACOMBE remplit son rôle de pacificateur : Durant l'époque troublée de la « Rébellion du Nord-Ouest en 1885 », toute la colonie indienne, qui forme aujourd'hui les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, était devenue agitée et mécontente. Les Indiens du Nord de la Saskatchewan se révoltèrent ouvertement. Deux missionnaires Oblats du Lac Grenouille furent tués, ainsi que plusieurs autres personnes. Un grave péril menaçait toute la population blanche. On se rendit compte que si les Pieds Noirs, à l'est de Calgary, renommés pour leur ardeur guerrière, prenaient part à la révolte, ils mettraient sérieusement en danger la vie des colons du Sud de l'Alberta et surtout ceux de Calgary.

On apprit à Calgary les rumeurs d'une attaque possible et l'on organisa une garde de 104 hommes et le commandant de la place télégraphia à Ottawa pour obtenir des armes et des munitions.

Le lendemain, le *Pacifique Canadien* prêta une locomotive au P. LACOMBE qui se dirigea à Blackfoot Crossing. Là, il eut d'abord un entretien avec le chef Crowfoot, puis, après avoir convoqué tous les Indiens, il leur donna les explications nécessaires. Il repartit avec la promesse que, sous aucun prétexte, ils ne prendraient les armes pour se joindre à la rébellion. Le soir du même jour, le P. LACOMBE envoya à Sir John MacDonald, premier ministre à Ottawa, un télégramme lui disant que les Pieds-Noirs garderaient la paix.

* * *

Quoique dans nos *Missions* plusieurs notices biographiques aient paru sur le R. P. LACOMBE, les épisodes racontés ci-dessus y ont été à peine effleurés. Nous avons cru à propos de les consigner ici. Les générations futures apprendront ainsi que nos missionnaires ont été en même temps les pionniers du Christ et de la civilisation (1).

Le 25 juillet dernier, à Wetaskiwin, à 35 milles au sud d'Edmonton, un monument fut dévoilé commémorant les travaux missionnaires du R. P. Albert LACOMBE et du Rev. J. McDougall. A cette occasion, M. le capitaine R. Pearson, d'Edmonton, prononça un fort beau discours sur les mérites du P. LACOMBE. Il conclua : « Si l'on dresse une liste de nos héros et de nos grands hommes du Canada, on doit toujours y trouver le nom du Père Albert LACOMBE. On ne pourra jamais raconter assez souvent la vie du Père LACOMBE, car elle sera toujours un motif d'édification pour la jeunesse et une source d'inspiration pour la vieillesse... Il passa toute sa vie à travailler pour la Justice, la Paix et le Droit, et, même mort, il parle encore ! »

---

(1) Contrairement à ce qui se lit quelquefois dans nos Revues, la Province d'Alberta ne tire pas son nom de Saint-Albert, première mission (et plus tard évêché), fondée dans ces contrées par le R. P. Albert *Lacombe*. Nous lisons à ce propos dans le *Dictionnaire général du Canada* publié par le R. P. *Le Jeune, O. M. I.* (Vol. I, p. 40.) — « En 1882, le gouvernement fédéral créa le district taillé dans le terriroire et lui appliqua le nom *Alberta*, en mémoire du Prince consort (de la Reine Victoria), Albert de Saxe-Cobourg. »

Le nom du grand missionnaire est perpétué par la ville de *Lacombe*, sur la ligne du chemin de fer de Calgary à Edmonton.